ed thanks

quality
gibility
the

re filmed
g on
impres-
. All
g on the
pres-
printed

che
CON-
ND"),

at
e to be
ed
eft to
as
e the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

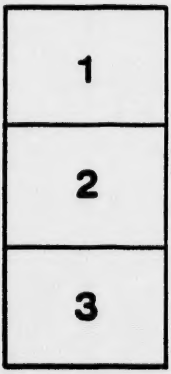
Séminaire de Sherbrooke,
Bibliothèque.

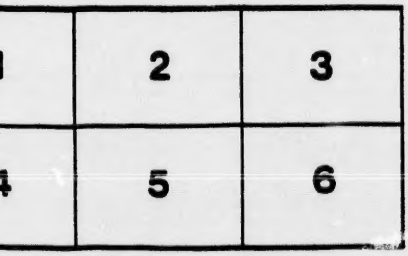
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

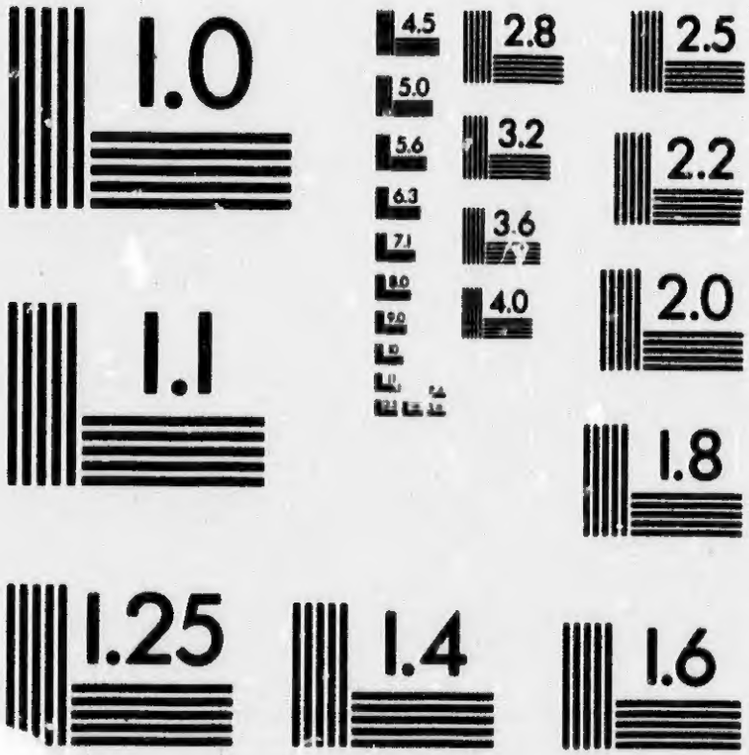
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

HABIT, VESTE ET CULOTTE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

MM. VARIN ET BOYER

Arrangée pour les Cercles de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN

MONTRÉAL

1891

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PITHIVIERS, marchand de comestibles,
SAVOUREUX, son commis,
FLAMBART, professeur de boxe,
MARIUS, fils de Pithiviers,
BAVAROIS, cuisinier chez Pithiviers,
PAILLETTE, costumier,
GUSTAVE, fils de Flambart,
EDMOND, commisionnaire,
GODILLON, garçon costumier,
UN TRAITEUR,
UN GARÇON TRAITEUR,
UN CONTRÔLEUR

HABIT, VESTE ET CULOTTE

ACTE I.

La boutique d'un marchand de comestibles, avec tous ses accessoires ; fond vitré avec une porte d'entrée ; deux portes latérales ; comptoir à droite de l'acteur. Chaises, etc.

SCÈNE I.

MARIUS, *puis* BAVAROIS.

MARIUS (*appelant*).—Bavarois !... Bavarois !... Bavarois !... Bavarois !...

BAVAROIS (*entrant*).—Vous m'avez appelé ?

MARIUS.—Arrivez donc, Bavarois... voilà trois fois que je vous appelle.

BAVAROIS.—Non, monsieur Marius,... quatre fois.

MARIUS.—Eh bien ! raison de plus pour venir.

BAVAROIS.—C'est que M. Pithiviers, vot'père, m'appelait aussi... donne-moi la crème, va me chercher les échalotes... je ne sais ce qu'il fricote !... mais il est bien ahuri... et monsieur Savoureux, vot'commis, qui goûtait à mon bouillon...

MARIUS.—Ah ! monsieur Savoureux... il goûte à tout !

BAVAROIS.—Quel gâte-sauce !... on dirait qu'il est déjà maître ici, et je suis étonné que vous ayez pris pour commis un pareil saugrenu !...

MARIUS.—C'est vrai !... pour saugrenu, il l'est ! mais papa désire l'associer à son établissement... il trouve qu'il a des dispositions... et qu'il mord assez aux comestibles...

BAVAROIS.—Il n'y mord que trop !

MARIUS.—Et des raisons de fortune...

BAVAROIS.—Il est donc riche ?

MARIUS.—Pas encore !... mais il a un oncle en Bretagne qui lui a promis une somme.

BAVAROIS.—Et votre père compte là-dessus ?

SAVOUREUX (*en dehors*).—Je vais le chercher, ne vous impatientez pas...

BAVAROIS.—Qu'est-ce qu'ils ont là-bas ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SAVOUREUX.

SAVOUREUX (*sans voir Marius*).—Du poivre long !... vite, Bavarois, du poivre long !

BAVAROIS.—Allons, bon ! vous v'là encore ?

SAVOUREUX.—Comment vous v'là encore ! Je vous demande du poivre long. Où est ce végétal ?

BAVAROIS.—Pourquoi faire ?

SAVOUREUX.—Ce n'est pas pour me mettre dans l'œil...c'est une idée du patron que je suis en train de faire cuire... c'est lui qui a les idées et c'est moi qui les fais cuire...une combinaison entièrement neuve... une crème indienne... au piment... au poivre long !...

BAVAROIS.—Ce sera fort mauvais !

SAVOUREUX.—Tant mieux ! ce ne sera pas moi qui la mangerai, tant mieux ! Où est le poivre long ?

BAVAROIS.—Est-ce que je sais, moi ? Cherchez-le.

SAVOUREUX.—Ah ! quelle patience ! (*Il cherche*

et mange en même temps.) Dattes confites...ce n'est pas ça !...Prunes de Damas... nonnettes de Reims.

BAVAROIS.—Vous allez tout dévorer !...

SAVOUREUX.—C'est pour m'exercer le palais, Bavarois.

MARIUS.—Dites donc, monsieur Savoureux, vous faites bien votre maître ici.... Vous dites toujours que vous avez un capital à mettre dans les affaires . mais d'abord votre oncle de Bretagne ne donne pas de ses nouvelles.

SAVOUREUX.—Je partage votre impatience, monsieur Marius.

MARIUS.—Mon impatience? Je n'en ai aucune !

SAVOUREUX.—C'est égal, je la partage ! Mais, voyez vous, mon oncle n'a pas son pareil... c'est un maniaque, un lunatique. Je le ménage, parce qu'il est mon parent... Vous savez que je lui ai écrit touchant cet argent qu'il devait m'envoyer.

MARIUS.—Papa aussi... et il n'a pas répondu, ce qui est très malhonnête.

SAVOUREUX.—Vous n'êtes pas au bout, je gagerais qu'il va nous tomber ici un beau matin en costume de sauvage.

BAVAROIS.—Sauvage ?...avec des plumes sur la tête ?

SAVOUREUX.—Non, sans plumes !... Avez-vous vu quelquefois des Bretons vêtus de leur costume national ?

MARIUS.—Jamais.

SAVOUREUX.—Mon oncle n'en porte pas d'autre... Il se croit superbe avec ça... Mais le fait est qu'il a l'air d'un singe qui a des peines de cœur.

BAVAROIS.—Il doit être drôle !

SAVOUREUX.—Je le ménage parce qu'il est mon parent, mais il est affreux !...et c'est sous cette enveloppe cocasse qu'il a débarqué à Paris, il y a dix-

huit mois... Il venait, paraît-il, pour me serrer dans ses bras...Mais son voyage avait un but plus élevé, c'était de voir la tour Eiffel... et autres monuments... Il comptait sur moi pour grimper avec lui sur toutes les tours, sur toutes les plates-formes... et sans son costume, j'aurais peut-être accompli cette gymnastique... Mais, je me suis dit : Voyons... si je parcours les rues de Paris accolé à cette bête curieuse, tous les gamins vont se ruer à nos trousses... Je suis peu jaloux des ovations populaires... et pour échapper à cette gloire, j'ai pris un moyen mixte.

MARIUS.—Vous vous êtes caché ?

SAVOUREUX.—Non...

BAVAROIS.—Vous êtes parti pour l'Amérique ?

SAVOUREUX.—Est-il bête !... je me suis donné une entorse !... une fourberie de neveu !... quinze jours de cataplasmes et d'alcool camphré... et la jambe raide comme un pieu sur une chaise...C'est un travail ; mais mon oncle s'est promené tout seul !

MARIUS.—Il s'est peut-être douté de la chose, et il peut vous en garder rancune...

SAVOUREUX.—Oh ! que non !... En Bretagne on croit encore aux entorses !...Mon oncle s'appitoyait sur mes douleurs, après quoi, il allait se montrer gratis dans tout Paris, où il a obtenu un succès flatteur !...les recettes des théâtres baissaient tous les jours on ne savait pas pourquoi !... c'était mon oncle qui se promenait !

BAVAROIS.—Enfin, il est parti ?

SAVOUREUX.—Grâce à moi ! Tous les soirs je lui chantais :

Dans ma belle Bretagne,
Le soleil est si beau !

Ça l'ennuyait... il a pris ça pour le mal du pays,

et il s'est sauvé en me donnant tout ce qu'il avait sur lui... de bénédictions.

PITHIVIERS (*au dehors*).—Savoureux !

SAVOUREUX.—Oh ! le bourgeois !...Vite, le poivre long !... sapristi, où est le poivre long ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, PITHIVIERS.

PITHIVIERS (*entrant*).—Ah ! le voilà !...Petit misérable ! est-ce ainsi que tu soignes mes préparations culinaires ?

SAVOUREUX.—La crème au piment ?... elle est sur le feu !

PITHIVIERS (*montrant une casserole qu'il tenait cachée*). —Tiens, la voilà !... c'est du propre.

SAVOUREUX.—Ça... ça ressemble à de l'asphalte !

PITHIVIERS.— Une crème sur laquelle je comptais pour établir ma réputation.

SAVOUREUX.—Vous établirez des trottoirs !

PITHIVIERS.—Mais, imbécile, il ne fallait pas la laisser prendre... Je t'avais dit de toujours remuer.

SAVOUREUX.—J'ai toujours remué aussi... Je ne suis pas resté en place un instant !

PITHIVIERS.—Tiens, tais-toi !... Si tu n'étais pas mon futur associé, je t'assaisonnerais d'une drôle de façon.

MARIUS.—Oh ! votre associé !... Il ne l'est pas encore, papa !

PITHIVIERS,—Non !... mais il a ma promesse... il peut y compter... si son oncle tient la sienne, et lui envoie les vingt mille francs... Allons !... songeons à recommencer notre crème.

SAVOUREUX.—Bah ! vous voulez encore ?

PITHIVIERS.—Tout de suite !

SAVOUREUX.—Et du lait ? nous en manquons !

PITHIVIERS.—Va en chercher ici proche... va, mon petit Savoureux. (*A part.*) Je le flatte, mais c'est un gueux !

SAVOUREUX.—Je vole chez le marchand de lait, et nous allons recommencer votre crème au ciment.

PITHIVIERS.—Au piment !

SAVOUREUX.—Oui, oui, au piment. (*Savoureux sort au fond, Marius à droite.*)

SCÈNE IV.

BAVAROIS, PITHIVIERS, *puis* EDMOND, *suivi d'un commissionnaire.*

PITHIVIERS (*à lui-même*).—Cette crème m'a ému! Heureusement que je vais ce soir à la mascarade ! Je vais m'y distraire... Je suis très bien sous le masque !... Il ne faut que mon fils s'en doute... Je me plais beaucoup chez moi, mais je ne m'amuse que quand je n'y suis pas!

EDMOND (*air bête*).—Y a-t-il quelqu'un ici ?

BAVAROIS.—Vous voyez bien ! Qu'est-ce qu'il faut vous servir, jeune homme ?

EDMOND.—A moi? Monsieur Savoureux, s'il vous plaît ?

PITHIVIERS.—Il est sorti !... est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire ?

EDMOND.—Oui !... vous pourrez lui dire que j'ai à lui parler.

PITHIVIERS.—Est-il naïf ! mais enfin de quoi s'agit-il ?

EDMOND.—Il s'agit d'une affaire que je lui apporte de la part de son oncle !

PITHIVIERS.—Son oncle de Bretagne !... une lettre ?

EDMOND.—Non ! une valise... avec je ne sais quoi dedans. (*A la cantonade.*) Hé ! l'homme, entrez par ici !... (*Un commissionnaire entre et dépose une valise.*)

PITHIVIERS.—Une valise !... (*A part.*) Sans doute la somme en écus... ces Bretons, ça empile... (*Haut.*) Donnez, donnez, jeune homme !

EDMOND.—Ah ! c'est que... on m'a recommandé de ne remettre ça qu'en mains propres.

PITHIVIERS.—Les miennes le sont toujours !

EDMOND.—Ah ! c'te bêtise ! je veux dire à lui-même !

PITHIVIERS.—Il va rentrer ! attends-le.

EDMOND.—Non, ça ne fait rien. Je laisse la boîte. (*Il sort.*)

PITHIVIERS.—Est-il naïf ! Est-il naïf !

SCÈNE V.

BAVAROIS, PITHIVIERS, SAVOUREUX.

SAVOUREUX (*tenant un pot au lait*).—En v'là du tout chaud !... J'ai vu traire la vache.

PITHIVIERS.—Mon associé !... elle vient d'arriver.

SAVOUREUX.—La vache ?

PITHIVIERS.—La tire-lire !... La caisse !... Ta fortune !... Elle est là, dans les flancs de ce coffre, que ton oncle t'expédie.

SAVOUREUX.—Ma fortune ! Ah ! fichtre !... Ah ! sapristi !... ah ! mon Dieu, mon Dieu ! (*Il tombe sur la valise.*)

BAVAROIS.—Eh bien ?... Il se trouve mal. (*Il court à lui.*)

BIBLIOTHÈQUE
Université de Sherbrooke

Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke

PITHIVIERS.—C'est la joie, c'est la commotion. Il est si content.

BAVAROIS.—Ça se conçoit... vingt mille francs !

PITHIVIERS (*à Savoureux*).—Et le lait... prends donc garde au lait !

BAVAROIS.—Il va tout répandre !

SAVOUREUX.—Non, laissez ! (*Il boit le lait et remet le pot à Bavarois.*) Je renais à la vie !

PITHIVIERS.—Quatre sous de crême... je ne les regrette pas !

SAVOUREUX.—Voilà donc le magot !... Oh ! la Bretagne !... je vénère ses prairies, je vénère ses montagnes, je ne connais pas de pays plus vénérable...

PITHIVIERS.—Il faut appeler Marius.

SAVOUREUX.—C'est vrai. (*Appelant.*) Monsieur Marius ?

BAVAROIS.—Monsieur Marius ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIUS.

MARIUS.—Eh bien, quoi ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

PITHIVIERS.—La somme, le trésor, le magot, le quibus.

MARIUS.—De l'oncle de Bretagne ?

SAVOUREUX.—Arrivé !

BAVAROIS.—Le voilà !

PITHIVIERS (*montrant la valise*).—Dans cette tire-lire !

MARIUS.—L'avez-vous ouverte ?

SAVOUREUX.—C'est vrai, au fait... la clef ! où est la clef ?

PITHIVIERS.—C'est sans doute le petit jeune homme. Eh bien... où est il donc ?

BAVAROIS.—Disparu ! mais il va peut-être revenir.

PITHIVIERS.—Revenir !... Je ne pourrai jamais rester là en expectative.

SAVOUREUX.—Ni moi... éventrons le coffre.

PITHIVIERS.—Tu es plein d'esprit... Eventrons.

SAVOUREUX (*saisissant un couperet*).—Voilà mon affaire.

BAVAROIS (*prenant une broche*).—Et moi la mienne.

PITHIVIERS (*prenant un grand couteau et chantant*).—On va lui percer le flanc.

SAVOUREUX (*s'efforçant d'enlever le couvercle*).—Ça tient ! ça tient !

PITHIVIERS (*l'aidant*).—Allons, ferme !

SAVOUREUX.—Il faut l'ouvrir au contraire.

PITHIVIERS.—Quand je dis ferme... ça veut dire ouvre !

SAVOUREUX.—Ça vient ! ça vient !

PITHIVIERS (*l'aidant*).—Hardi !

TOUS (*voyant le coffre qui s'ouvre*).—Victoire !.. (*Pithiviers et Savoureux tombent par terre.*)

PITHIVIERS (*regardant dans le coffre*).—Voyons ! qu'est-ce que c'est que ça ? (*Tirant un objet.*) Un habit !

SAVOUREUX.—De Breton.

MARIUS (*de même*).—Une veste.

SAVOUREUX.—De Breton.

BAVAROIS (*de même*).—Une culotte.

SAVOUREUX.—De Breton.

PITHIVIERS.—Quelle est cette défroque ?

SAVOUREUX (*qui a fouillé dans le coffre*).—Attendez !... ce n'est pas tout !... (*Il montre une lettre.*)

MARIUS.—Une lettre !

PITHIVIERS.—Est-elle chargée ?

SAVOUREUX (*qui l'a ouverte*).—Rien !... J'éprouve une transpiration peu commune !

PITHIVIERS.—Lis !

SAVOUREUX (*lisant*).—" Mon bien cher neveu," (*Parlé.*) C'est de mon oncle.

PITHIVIERS.—Lis !

SAVOUREUX (*continuant*) —" Retenu chez moi par la goutte comme tu l'étais chez toi, à Paris, par une entorse, il m'est impossible de me rendre à Paris, où je voudrais faire la connaissance de ton associé, monsieur Petit-vieux."

PITHIVIERS.—Pithiviers.

SAVOUREUX.—Il y a Petit-vieux.

PITHIVIERS.—Lis !

SAVOUREUX (*continuant*).—" Mais je t'envoie comme gage de ma tendresse le costume avec lequel j'ai fait mon voyage à la capitale."

MARIUS.—Voilà un original.

SAVOUREUX —Vieux crétin, va !... Je le ménage parce qu'il est mon parent ! " J'y joins..."

PITHIVIERS.—Voyons ce qu'il y joint !

SAVOUREUX.—" J'y joins mes vœux bien sincères pour ta réussite dans le commerce que tu veux entreprendre en société avec monsieur Petit-vieux."

PITHIVIERS —Pithiviers .... Pourquoi écorches-tu mon nom ?

SAVOUREUX.—Mais c'est mon oncle !

PITHIVIERS.—Non !... c'est toi... tu le fais exprès.

MARIUS.—Certainement !... j'étais bien sûr qu'avec votre entorse... Vous n'avez que ce que vous méritez !

PITHIVIERS. – Tu n'as que ce que tu mérites !

SAVOUREUX.—Ah !... Il y a un post scriptum.

TOUS (*se rapprochant*).—Voyons.

SAVOUREUX (*lisant*).—" Comme ce costume est tout ce que tu recevras jamais de moi, je t'engage à le conserver pieusement..."

MARIUS.—C'est pour ça que vout m'avez appelé, merci. (*Il sort*)

SAVOUREUX.—Et on dit du bien de la Bretagne. Oh ! fi ! je méprise ses montagnes... je la méprise de long en large.

PITHIVIERS.—Ça te va bien de mépriser les autres... un malotru, un paresseux, un vorace, qui passe les trois quarts du temps à taquiner les homards.

SAVOUREUX.—Voilà comme vous êtes ? voilà comme vous consolez votre associé !

PITHIVIERS.—Mon associé !... quel aplomb !... ça fait suer, ma parole d'honneur.

BAVAROIS (*qui a examiné le costume*).—Dites donc ! savez-vous qu'il est gentil le costume de votre oncle !

SAVOUREUX.—Gentil !... tiens, ôte le ! dérobe-le à mes regards... Il me donne des convulsions !..

BAVAROIS.—Que voulez-vous que j'en fasse ?

SAVOUREUX.—Hache-le !... broye-le ! mets le dans un bœuf à la mode.

PITHIVIERS.—Non ! ça compromettrait ma maison.

SAVOUREUX.—Je te le donne !... mange-le !... bois le !... J'ai envie de le déchirer avec mes dents !... Oh ! il y a des moments où on mordrait ses père et mère. (*Il arrache une patte de homard et la mord.*)

PITHIVIERS.—Qu'est-ce qui t'a permis de manger des pattes de homard ?

SAVOUREUX.—Dame ! puisque ça repousse... vous m'avez dit que ça repoussait...

PITHIVIERS.—Pas quand elles sont cuites, animal...

SAVOUREUX.—Si je l'avais cru !...

PITHIVIERS.—Tiens, va-t'en, toi et tes guenilles, va-t'en, tu me déplais... je te chasse...

SAVOUREUX.—Eh bien, oui ! je pars ! Je vais offrir à la Bretagne un spactacle nouveau pour cette contrée... celui d'un neveu flanquant une tripotée à son oncle.

PITHIVIERS.—Va, drôle, va, polisson !

SAVOUREUX.—Et je devrais commencer par vous, vieux galopin !

PITHIVIERS.—Galopin !... Va-t'en, misérable !

SAVOUREUX.—Je vous donne au diable !... Voilà mes adieux !... (*Savoureux sort à gauche, Pithivers sort à droite.*)

SCÈNE VII.

BAVAROIS, *puis* GUSTAVE.

BAVAROIS (*tenant toujours le costume*).—En voilà un costume qui cause du remue-ménage ! c'est qu'il n'est pas mal tout de même... si je le mettais pour la mascarade de ce soir... oh ! non ! je serai mieux en chinois.

GUSTAVE (*entrant*).—Bonjour, monsieur, bonjour.

BAVAROIS.—Monsieur désire quelque chose ?

GUSTAVE.—Oui !... qu'est-ce que vous tenez donc là ?... un costume de mascarade... Tiens, il est joli ! c'est espagnol ou tyrolien, je m'y connais un peu.

BAVAROIS.—Non !... il est breton !

GUSTAVE.—Breton, c'est possible !... ça se ressemble... je suis sûr qu'il m'irait... C'est un déguisement ? pour la mascarade de ce soir ?

BAVAROIS.—Oh ! non... je ne veux pas le mettre, j'en ai un autre.

GUSTAVE.—Est-ce qu'il est à vendre ou à louer ?

BAVAROIS (*à part*).—Quelle idée !... puisqu'il me l'a donné... (*Haut.*) Si j'en trouvais un bon prix !...

GUSTAVE.—Vous voulez vous en défaire ? Combien ?

BAVAROIS.—Dam !... Il me semble que trente francs ?

GUSTAVE.—Trente francs !... c'est trop cher, beaucoup trop cher. Pensez donc, trente francs ! Après ça, il est juste de ma taille... et si nous pouvions nous arranger... car je vais à la mascarade, aussi moi... et je n'ai pas de costume !... mais trente francs ! Ah ! bah ! j'en fais la folie ! quand je vous marchanderais pendant une heure... (*Il lui donne de l'argent.*)

BAVAROIS (*à part*).—Fameuse affaire que je fais là... (*Haut.*) Monsieur veut-il autre chose?

GUSTAVE.—Ah !... c'est juste ! j'oubliais !

BAVAROIS.—Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

GUSTAVE.—Une langue !... une langue bien conditionnée !

BAVAROIS (*à part*).—Comme la sienne alors. (*Le servant.*) Voilà, monsieur.

GUSTAVE.—Merci ! bien obligé ! Vous porterez cela sur le compte de monsieur Flambart, mon père... il a un compte ici.

BAVAROIS.—Votre père ?

GUSTAVE.—Oui !... mon père !... tenez, voici notre adresse, au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BAVAROIS, *puis* SAVOUREUX, *puis* EDMOND.

BAVAROIS.—Quel aplomb !... je regrette pour-

tant mon petit costume... mais, bah ! avec trente francs, on peut se passer tous ses caprices.

SAVOUREUX (*qui a changé de costume et avec un paquet*).—Ils ne sont pas là, tant mieux !... Adieu, Bavarois.

BAVAROIS.—C'est donc bien vrai que vous allez partir, monsieur Savoureux !

SAVOUREUX.—Oui, je pars...et sans leur dire adieu... je les écrase de mon dédain... adieu, Bavarois. (*Il met des crevettes dans sa poche.*)

EDMOND (*rentrant*).—Pardon, excuse, messieurs.

SAVOUREUX.—Je ne suis plus rien ici, adressez-vous à monsieur. (*Il met des crevettes dans sa poche.*)

BAVAROIS.—Mais c'est le petit commissionnaire du coffre.

SAVOUREUX.—Du coffre !...et tu viens peut-être chercher ton pourboire ?

EDMOND.—Oh ! nenni ! c'est que j'ai oublié de vous donner la clef !.....

SAVOUREUX.—Va te coucher avec ta clef !... mauvais gamin, espion, gringalet .. tu es cause qu'on me flanque à la porte. (*Le menaçant.*) Je devrais te... mais tu ne vaux pas une croquignole.

EDMOND (*lui montrant un papier attaché à la clef*).—Et puis votre tante m'a dit de vous recommander de faire bien attention à sa papillote.

SAVOUREUX.—Tiens !...je croyais qu'elle n'avait plus de cheveux ! Qu'est ce qu'elle me veut encore, ma tante ? (*Lisant.*) " Mon cher neveu, je " crains que tu ne fasses la lippe en recevant le " costume de ton oncle." — Elle est bonne, ma tante, avec sa lippe...(*Lisant.*) " Mais tu sais " comme il est fantasque et je t'avertis que malgré

" mes observations, il a caché dans la doublure, " des papiers pour une valeur de cinquante mille " francs..." Cinquante mille !.....

BAVAROIS (*qui n'a pas entendu la lecture de la lettre*).—Hein !...Quoi ?.....

SAVOUREUX.—Cinquante mille !... ô la Bretagne ! (*Criant.*) Ohé ! la maison ! tout le monde... (*Chantant.*)

Ah ! que j'suis content !
J'ai mes dollars, j'ai mon trésor !
Ah ! que j'suis content !
Que puis-je désirer encor !
Ah ! que j'suis content !
Voilà que j'suis riche à présent.
Ah ! que j'suis content ! (*bis*).

Viens, Bavarois... que je t'embrasse .. (*A Edmond.*) Et toi aussi, moutard.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PITHIVIERS, MARIUS.

PITHIVIERS (*entrant*).—Qu'est-il arrivé ? Quoi ! garnement, quand je te chasse.

MARIUS (*entrant*).—Pourquoi tout ce bruit ?

SAVOUREUX (*donnant la lettre à Pithiviers*).—Tenez, lisez-moi ça ! j'en deviendrai fou !

PITHIVIERS (*qui a lu*).—Dieu ! cinquante mille ! Qui aurait pu s'y attendre !...Viens dans mes bras, mon associé !.....

BAVAROIS.—Je n'y comprends rien.

SAVOUREUX (*chantant*).—Ah ! que j'suis content, etc., etc.

PITHIVIERS.—Où est le costume !...que je le dépèce, que je le désosse !

SAVOUREUX (*à Bavarois*).—Oui, où est-il ?

BAVAROIS.—Quoi ?

SAVOUREUX.—Le costume.

BAVAROIS.—Quel costume ?...

SAVOUREUX.—Celui de mon oncle !... Etes vous bouché ?

BAVAROIS.—Vous me l'avez donné.

SAVOUREUX.—Je te le reprends ! où est-il ?

BAVAROIS.—Dam ! je ne l'ai plus.

PITHIVIERS.—Comment ?.....

BAVAROIS.—Je viens de le vendre.

SAVOUREUX.—Vendu.

PITHIVIERS.—Fichue bête !

SAVOUREUX, PITHIVIERS, MARIUS.—A qui ? à qui ? à qui ?

BAVAROIS.—A un jeune homme !

SAVOUREUX (*de même*).—Son nom ? son nom ? son nom ?

BAVAROIS.—Connais pas !.....

TOUS (*poussant un cri*).—Ah !

BAVAROIS.—Attendez, il m'a laissé sa carte !... (*Il tire la carte de sa poche.*)

SAVOUREUX (*la lui enlevant*).— Flambart, rue Contrescarpe, 18... j'y vole...

PITHIVIERS.—Où ça ?...

SAVOUREUX.—Je suis sauvé... (*Il disparaît en courant.*)

LA TOILE TOMBE.

Oui, où est-il ?

.
oncle !... Etes vous

lonné.
ls ! où est-il ?
plus.

ndre.

RIUS.--A qui ? à

ne !
nom ? son nom ?

.

aissé sa carte !...

— Flambart, rue

(*Il disparaît en*

ACTE II.

Un jardin ou une cour, mur au fond avec une petite porte. A gauche, la maison de Flambart avec fenêtre au 2e étage donnant sur le mur. Une corde pend des étages supérieurs et passe devant la fenêtre.

SCÈNE I.

FLAMBART, *puis* GUSTAVE.

FLAMBART (*seul*).—Je me suis arrangé pour aller ce soir au bal masqué, et ce qu'il faut avant tout, c'est que Gustave ne se doute de rien ; car enfin, j'aurais mauvaise grâce à l'empêcher d'y aller, s'il savait que j'y vais moi-même...Il tarde bien à revenir de chez Pithiviers... Cet animal de Pithiviers aurait-il refusé de lui vendre à crédit ?... C'est vrai que mon compte monte toujours et qu'il n'a pas encore vu la couleur de mon argent, mais.. (*Bruit au dehors.*) Enfin, voilà Gustave ?

GUSTAVE (*entrant, un paquet sous le bras, remet la langue à Flambart*).—Voilà, mon père.....

FLAMBART.—Je commençais à craindre que ce Pithiviers...mais qu'est-ce que tu caches là dans ce paquet !

GUSTAVE.—Eh ! mon Dieu ! il n'y a pas de mystère... c'est un costume...

FLAMBART.—Comment ? un costume !

GUSTAVE. — Mais oui, un costume de paysan breton.

FLAMBART.—Où as tu pris ça ?

GUSTAVE.—Chez monsieur Pithiviers... je vais aller l'essayer...et s'il y manque quelque chose... (*Il entre à gauche.*)

SCÈNE II.

FLAMBART, *puis* SAVOUREUX.

FLAMBART (*seul*).—Un costume !... Plus de doute...il s'est procuré ça pour la mascarade de ce soir... Faisons semblant de rien et tâchons de nous assurer... (*On frappe à la porte du fond.*) On frappe ! C'est quelqu'un qui se trompe ! Il ne vient jamais personne par cette porte !... (*On frappe encore.*) Voyons toujours... Ce toquement m'agace !...(*Il va ouvrir.*)

SAVOUREUX (*paraissant sur le haut du mur*).—On ne répond pas !

FLAMBART (*à la porte*).—Personne !... c'est un gamin qui s'amuse... Je vais le sabouler... (*Il sort.*)

SAVOUREUX (*sur le mur*).—N'importe ! il faut que je pénètre ! Escaladons ! . (*Il enjambe le mur et saute dans le jardin.*) M'y voilà ! (*Voyant la porte ouverte.*) Tiens ! la porte !... Et moi qui frappais... Le vent l'aura ouverte. (*Il la ferme.*) Enfin, je suis chez lui, ce n'est pas sans peine !... J'avais bien l'adresse, rue Contrescarpe, 18 ; mais j'ignorais que Paris renfermât trois rues décorées de ce beau nom... Ceci est sans doute institué en faveur des cochers de fiacre... J'en ai eu pour une heure et demie... mais, cette fois, c'est bien ici !... Je touche à mes cinquante mille, comme feu Jason à la toison d'or...Mais comment lui demander sans qu'il se doute... Le ciel m'inspirera... Entrons... (*Il va pour entrer dans la maison, on entend frapper à la porte du fond.*) Ah ! bon ! on frappe... quelqu'un viendra ouvrir et je m'informerai !... (*On frappe plus fort.*) On ne vient

pas !... Au fait, c'est peut-être un domestique qui a oublié la clef...Ouvrons !... (*Il va ouvrir.*)

FLAMBART (*montrant sa tête au-dessus du mur*). —Ils ne m'entendent pas... le vent aura fermé la porte...(*Il enjambe le mur et descend.*)

SAVOUREUX (*à la porte*).—Je ne vois pas un chat...(*Il referme la porte.*)

FLAMBART (*l'apercevant*). - Quel est ce paroissien qui s'introduit?

SAVOUREUX (*le voyant*).—Ah ! voilà un vieux domestique.

FLAMBART (*à part*).—Il avait donc la clef.

SAVOUREUX.—Dis-moi, l'ami !

FLAMBART (*à part*). — L'ami !... (*Haut.*) Vous demandez ?

SAVOUREUX. —Fais-moi parler au petit jeune homme, tout de suite, j'en ai besoin !

FLAMBART. —Pourquoi ?

SAVOUREUX.—Ça ne vous regarde pas... Finissons-en...Où est-il?

FLAMBART.—Vous allez le voir ! Seulement, je vous préviens que si c'est pour l'emmener à la mascarade... je suis très fort !... Je casse une pièce de cinq francs avec mes doigts...

SAVOUREUX.—Diable !... il ne s'agit pas...

FLAMBART.—Vous en doutez? avez-vous cinq francs sur vous ?...

SAVOUREUX (*à part*).—Ah ! c'est pour avoir la pièce... (*La lui donnant.*) Voilà...

FLAMBART.—Vous prenez ça délicatement entre le pouce et l'index... et oup !... (*Il fait le mouvement.*)

SAVOUREUX.—Et oup !... Elle n'est pas cassée !...

FLAMBART.—Je la casserai... à tête reposée !... (*Il la met dans sa poche.*) Et maintenant que vous connaissez ma force...

SAVOUREUX.—Mais le petit jeune homme, animal ?

FLAMBART.—Silence, bêta, le voilà !... Je vous laisse emsemble. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SAVOUREUX, GUSTAVE.

GUSTAVE (*entrant, à part, il tient le paquet*).—Quel est cet individu-là ?

SAVOUREUX (*à part, examinant le paquet*).—Mon costume... habit, veste et culotte... tout est dans ce paquet-là ?

GUSTAVE.—Vous voulez, monsieur ?

SAVOUREUX.—J'ai appris que vous aviez acheté un costume de Breton pour la mascarade.

GUSTAVE.—Oui, après ?

SAVOUREUX.—Ce costume vous ira très mal. Veuillez me le céder ; il est juste à ma taille.

GUSTAVE.—Allons donc !... Je viens de l'essayer, il me va parfaitement... Je le garde.

SAVOUREUX.—Voyons, cédez-le-moi. Je vous donne dix francs de plus que vous ne l'avez payé. Vous vous en achèterez un autre... un bel autre !...

GUSTAVE.—Il faut convenir que vous êtes un drôle de pistolet. Je vous ai dit que je le garde. Il me va, et je n'ai pas le temps d'en chercher d'autre. Ce n'est pas pour dix francs que je voudrais manquer la mascarade.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FLAMBART.

FLAMBART (*en dehors*).— Imbécile ! Crétin ! Méchant barbouilleur !

GUSTAVE.—C'est mon père qui revient.

SAVOUREUX.—Votre père ? (*A part.*) Je croyais que c'était un domestique ; et moi qui lui ai donné une pièce de cinq francs !

FLAMBART (*tout moucheté au badigeon*).—Ah ! Savoyard ! quelle danse je te servirai !

GUSTAVE.—Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui vous a arrangé comme ça.

FLAMBART.—Une farce de badigeonneur !... S'il n'était pas à vingt-cinq pieds du sol, je l'aurais broyé comme une puce.

GUSTAVE.—Ah ! Ah ! Ah ! vous êtes marbré sur toutes les coutures.

SAVOUREUX (*à part*).—Il ressemble à du granit.

FLAMBART.—Ne ris pas, Gustave, tu me ferais rugir. (*Apercevant le paquet.*) Quel est encore ce paquet ?

GUSTAVE.—C'est le même paquet... Voulez vous une brosse ?

FLAMBART.—Une brosse ! c'est lui que je voudrais brosser. (*Allant à la fenêtre du fond.*) Descends donc un peu, clampin. Tu mériterais que je coupasse ta corde et que je te précipitasse...

GUSTAVE.—Quand vous crieriez !... nettoyez-vous, ça vaudra mieux.

FLAMBART.—Encore une fois, quel est ce paquet ?

GUSTAVE.—Je vous l'ai dit, c'est un costume.

FLAMBART.—Dans quel but ?... Tu veux aller au bal !...

GUSTAVE.—Mais oui,... pourquoi pas ?

FLAMBART.—Pas de ça, mon gars. Je t'interdis ce travestissement.

GUSTAVE.—Est-ce que je ne suis pas mon maître ?

FLAMBART.—Ne m'obstine pas, ou je le jette au feu ! (*Il s'approche de la cheminée.*)

GUSTAVE.—Mon costume !

SAVOUREUX (*à part*).—J'ai la chair de poule.

FLAMBART.—S'il ne te sert pas le mardi gras, il te servira le mercredi des cendres. (*Il fait le mouvement pour le jeter dans la cheminée.*)

SAVOUREUX (*s'élançant au devant de lui*). —Arrête, brigand, arrête, incendiaire !

FLAMBART.—Vous êtes encore ici !

SAVOUREUX.—Rends-moi ce costume ! il est à moi ! Je le veux ! c'est mon sang ! c'est ma vie !

FLAMBART.—Fichez-moi la paix !

SAVOUREUX.—Je l'aurai ! c'est ma fortune ! (*Il pousse Flambart jusqu'au pied de la fenêtre restée ouverte.*)

FLAMBART.—Tiens, va le chercher. (*Il lance le paquet dans la rue.*)

SAVOUREUX.—Ah ! dans la rue ! (*Il veut sortir.*) Mais, malheureux, c'est cinquante mille francs que tu me voles !

FLAMBART.—De quoi !... cinquante mille ?

SAVOUREUX.—Dans la doublure... en billets de banque.

FLAMBART.—Des billets de banque !... ah !... (*Ils courent tous deux vers la porte. Flambart passe la jambe à Savoureux, qui tombe. Flambart sort et ferme la porte en dehors.*)

SAVOUREUX (*se relevant et courant à la porte*). —Fermée !... J'ai eu tort de lui dire ça ! il va me filouter mes billets ! (*Apercevant à la fenêtre la corde du badigeonneur.*) Ah ! cette corde ! (*Il entre dans la maison à gauche, reparaît par la fenêtre et saisit la corde.*)

GUSTAVE.—Vous allez vous casser le cou.

SAVOUREUX.—J'arriverai avant lui. (*Il se laisse glisser dans la rue.*)

RIDEAU.

ACTE III.

Le magasin du costumier Paillette, situé à l'entre-sol, quatre cabinets ont leur porte sur le magasin. A gauche, 1er plan, une porte ; à droite, la rampe d'un escalier. Au fond, une vaste fenêtre donnant sur la rue. Table à gauche, chaises.

SCÈNE I.

PAILLETTE, BAVAROIS, CHALANDS, UN GARÇON.

Au lever au rideau, les chalands examinent les costumes, Paillette va de l'un à l'autre.)

PAILLETTE.—Messieurs, vous avez fait vos choix ! ...Je vais vous inscrire. (*Il se met à table et inscrit les chalands sur un registre ; ils entrent dans leurs cabinets.*)

GODILLON.—Vous comprenez, je ne pouvais pas vous laisser emporter ce costume dans une serviette crottée, je vous l'ai enveloppé dans ce papier ; c'est plus convenable.

BAVAROIS (*prenant le paquet*).—Merci !... Voilà une drôle de trouvaille tout de même. Je vais en profiter pour regarder dans la doublure... ça doit être une blague... mais enfin, si j'y trouve les cinquante mille francs je me hâterai de les rendre à Savoureux... après le bal, car faut pas que ça m'empêche de m'amuser ce soir... Je suis venu pour ça... en cachette, et rien ne pourrait me faire manquer ma soirée... Si M. Pithiviers me savait ici, il serait capable de me chasser..... (*On entend des éclats de rire dans l'escalier.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, PITHIVIERS.

PITHIVIERS (*entrant par l'escalier*) — Allons ! allons ! je commence à m'amuser.

BAVAROIS (*l'apercevant*). — Dieu, not'maître ! (*Il se dissimule.*)

PAILLETTE. — Monsieur a ce qu'il lui faut ?

BAVAROIS (*à part*). — Lui qui me croit couché à mon *cintième*. (*Il sort par l'escalier.*)

PITHIVIERS (*à Paillette*). — Monsieur Paillette, j'ai besoin de me distraire... je veux me déguiser ...J'ai une assez belle jambe... et je voudrais un costume qui mît en relief ce présent des dieux.

PAILLETTE. — Je saisis !... (*Au garçon.*) Garçon, un costume de sauvage pour monsieur.

PITHIVIERS. — Non, un sauvage, ça n'est pas dans mon caractère... J'aimerais mieux un Espagnol... c'est plus andalou.

PAILLETTE (*lui donnant un costume*). — Voici votre affaire !

PITHIVIERS. — Et la toque ?

PAILLETTE. — Voilà ! (*Il lui met sur la tête un chapeau à large bord.*)

PITHIVIERS. — Ça, c'est un chapeau d'Auvergnat.

PAILLETTE. — Un *sombrero*, monsieur... tout ce qu'il y a de plus *sombrero*. (*Il le lui enfonce sur la tête.*) Monsieur, voici votre cabinet.

PITHIVIERS. — Pourvu que mon chapeau puisse y entrer !... (*Il entre à droite, premier plan.*)

SCÈNE III.

PAILLETTE, *puis* FLAMBART.

PAILLETTE. — Ça va, ça va ! Si la veine continue... je finirai par louer ma robe de chambre et

mon mouchoir comme costume indien ! (*Regardant Flambart.*) Encore une pratique.

FLAMBART (*à part*).—Ce doit être ici !... J'ai retrouvé le voyou qui avait ramassé le paquet, et d'après les aveux que je lui ai tirés... par l'oreille... ce doit être ici !

PAILLETTE.—Monsieur, nous avons tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus excentrique... Désirez-vous un Pierrot ?

FLAMBART.—Je n'en use pas !... Monsieur, tout-à-l'heure un jeune polisson est venu vous vendre...

PAILLETTE.—Un déguisement...

FLAMBART.—Justement !

PAILLETTE.—Qu'il venait de ramasser dans le moment...

FLAMBART.—Effectivement !

PAILLETTE.—Enveloppé hermétiquement...

FLAMBART.—D'une serviette.

PAILLETTE.—Exactement !

FLAMBART.—Monsieur, ce costume, je l'avais laissé tomber de ma fenêtre... Il est à moi... veuillez me le réintégrer.

PAILLETTE.—Avec plaisir, monsieur.

FLAMBART.—Bien ! (*A part.*) Il est content !

PAILLETTE.—Seulement vous aurez l'extrême obligeance de me prouver que le costume vous appartient !

FLAMBART.—De quoi !... Savez-vous qui je suis, monsieur ? Flambart, professeur de boxe... petit, mais très fort !... Je casse une pièce de cinq francs entre mes doigts... Vous ne le croyez pas ?... Avez-vous cinq francs sur vous ?

PAILLETTE.—Moi ?... et vous, monsieur ?

FLAMBART.—Il ne s'agit pas de moi.

PAILLETTE.—Pardon ! pour avoir ce costume, il faut d'abord m'indemniser de mes déboursés !

FLAMBART.—C'est entendu. Combien ?

PAILLETTE.—Je l'ai payé cent cinquante francs.

FLAMBART.—A ce gamin ?... Vous êtes un affreux blagueur !

PAILLETTE.— Monsieur, je ne mens presque jamais... Le costume est si original que j'en ai pris le patron, et j'en fais confectionner de tout pareils ! (*On entend le garçon appeler: Bourgeois! bourgeois.*) Mais pardon, on me réclame.

FLAMBART.—Tranchons, tranchons ! je ne l'achète pas, mais je le loue.

PAILLETTE.—A votre service, mais je déclare qu'il ne sortira pas de chez moi à moins de trente francs payés d'avance.

FLAMBART (*à part*).—Il n'est pas coulant !

PAILLETTE.—Je vais vous l'apporter dans la minute. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IV.

FLAMBART, *puis* PITHIVIERS.

FLAMBART (*seul*).—Trente francs... et je n'ai en caisse que sept francs ! Vieil escroc, va !... et pas une montre à mettre en gage !... c'est embêtant ! un costume cousu de billets de banque, et je manquerais le coup !

PITHIVIERS (*passant la tête par la porte de son cabinet*).—Garçon, je n'ai pas de pantalon !

FLAMBART (*l'apercevant, à part*).—Pithiviers !... Si je pouvais lui emprunter ?...

PITHIVIERS.—C'est un écossais que vous m'avez fourni... Garçon, êtes-vous là ? (*Apercevant Flambart.*) Flambart ! (*Il ferme brusquement la porte*)

FLAMBART (*frappant à la porte*).—Pithiviers ! un mot !

PITHIVIERS (*passant la tête*).—Je suis dénué de pantalon.

FLAMBART (*frappant*).—Pithiviers !

PITHIVIERS (*même jeu*).—Je n'ai pas de pantalon.

FLAMBART (*le saisissant par un bras*).—Sacrebleu ! vous m'écouterez.

PITHIVIERS (*dont on ne voit que la tête et un bras*).—Prenez garde ! Je n'ai pas le vêtement nécessaire, comme dlsent les Anglais... Ah ça, Flambart, vous venez donc aussi vous costumer.

FLAMBART.—Oui, j'ai ce projet folâtre.

PITHIVIERS.—D'où je conclus que vous êtes en fonds ?

FLAMBART.—C'est à ce sujet que je désire colloquer avec vous.

PITHIVIERS (*à part*).—Ah ! bon, je devine !

FLAMBART (*à part*).—Il est bien disposé.

PITHIVIERS.—Eh bien ! mon cher, c'est quatorze jambonneaux que vous me devez... depuis deux mois sans reproche.

FLAMBART.—C'est vrai !... je n'en prends que chez vous !

PITHIVIERS.—Vous connaissez le prix ?

FLAMBART.—Qu'importe le prix !... Je me ferais scrupule d'en prendre ailleurs...

PITHIVIERS.—Ce qui fait un total de...

FLAMBART.—Je ne marchande jamais, et j'ai à vous proposer une chose qui va vous sourire... Prête-moi trente francs, et je vous conserve ma pratique !

PITHIVIERS.—Trente francs !... Je vous prête le bonsoir !

FLAMBART.—Je ne jouis donc pas de votre confiance ?

PITHIVIERS.— Très peu... j'ajouterai même... presque pas !

FLAMBART.— Pithiviers ! Je ne déguise pas ma façon de penser, vous êtes un polisson.

PITHIVIERS.—Flambart, vous êtes un...

FLAMBART.—N'achevez pas, sortons !...

PITHIVIERS.—Monsieur, si j'étais à la tête d'un pantalon...

FLAMBART.—Lâche !

UNE TÊTE (*sortant d'un cabinet*).—Du bruit !

UNE AUTRE (*d'un autre côté*).—Une dispute !

UNE AUTRE (*ailleurs*).—Une querelle !

UNE AUTRE (*de même*).—On se chamaille !

FLAMBART (*à Pithiviers*).—Voyons, gros rageur, laissons tomber notre vif argent et ouvrons l'oreille... puisqu'il le faut, je vous mettrai de moitié !

PITHIVIERS.—Quoi?

FLAMBART.—Une affaire d'or !... Pour trente francs, nous avons un costume dont la doublure est ouatée de billets de banque !

PITHIVIERS.—Vous me surprenez !

FLAMBART.—Cinquante mille francs ! rien que ça !

PITHIVIERS.—Cinquante mille.

PREMIÈRE TÊTE.—Tiens ! (*La porte se referme.*)

2E. TÊTE.—Tiens ! (*de même.*)

3E. TÊTE.—Tiens ! (*de même.*)

4E. TÊTE.—Tiens ! (*de même.*)

FLAMBART (*se retournant*).—Hein?... on a parlé...

PITHIVIERS.—Non, personne !... (*A part.*) Cinquante mille ! est-ce que par hasard ?

FLAMBART.—Ça vous va-t-il ?

PITHIVIERS.— Flambart, je suis naturellement généreux et quand je veux obliger un ami... mais je n'ai pas la somme en poche, je vais vous donner un mot sur mon caissier.

FLAMBART.—Pithiviers, un pareil service... mais

j'ai un moyen de m'acquitter... Je continuerai à me fournir chez vous.

PITHIVIERS.—Merci ! (*Ecrivant à la hâte.*) "Je vous défends de prêter un sou au porteur, qui m'inspire la plus entière défiance." (*Il cachette la lettre et la donne à Flambart.*) Voilà, cher ami, je n'ai pas fixé la somme.

FLAMBART (*à part*).—Quelle chance ! Je vais demander mille francs. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

PITHIVIERS, *puis* PAILLETTE.

PITHIVIERS.—Cours, mon garçon ! Délie-toi les jambes. Pendant ce temps-là, je fais main basse sur le costume ; car ce doit être celui de Savoureux ! Qne fois que j'aurai le magot je me moque bien de l'associé ! Uuelle expectative ! mais sachons d'abord...

PAILLETTE(*rentrant avec un paquet*).—Monsieur, voici... Tiens, il n'est plus là.

PITHIVIERS.—Je sais qui vous cherchez !...Un de mes amis qui vous a demandé un costume de paysan !

PAILLETTE.—Breton !

PITHIVIERS (*à part*).—Plus de doute. (*Haut.*) Il me quitte à l'instant et m'a chargé de prendre l'objet... Donnez...

PAILLETTE.—C'est trente francs !

PITHIVIERS.—Très bien ! (*Il fait le mouvement de fouiller dans sa poche.*) Aïe ! j'oublie toujours que je n'ai pas de pantalon ! Vous me donnez un chapeau d'Auvergnat, une casaque de cocher et vous appelez ça un costume espagnol...

PAILLETTE.— Monsieur, c'est historique... du temps de Fernand Cortès !

PITHIVIERS.—Monsieur, sous Fernand Cortès... Vous êtes une oie... Je vais chercher ma bourse et me vêtir décemment ! attendez-moi. (*Il referme la porte du cabinet.*)

SCÈNE VI.

PAILLETTE, *puis* SAVOUREUX.

On entend des cris et une grande rumeur dans la rue.

PAILLETTE (*allant ouvrir la fenêtre*).—Qu'est-ce ?... un individu poursuivi par des gamins ! il se réfugie chez moi ! Pourvu qu'il ne m'attire pas d'algarades !

SAVOUREUX (*en désordre*).—Encore un costumier ! c'est le 22e que j'explore !... (*Voyant Paillette.*) Dites-moi, jeune homme... non, vieillard !... non, homme entre deux âges, vous n'auriez pas acheté ?..

PAILLETTE.—Comme ils vous ont arrangé !... (*Il lui frappe légèrement sur le dos.*)

SAVOUREUX.—Vous battez mes habits ?

PAILLETTE.—Ils vous ont fait un rat dans le dos !

SAVOUREUX.—Qui ?

PAILLETTE.— Les gamins !

SAVOUREUX.—Quelle engeance !... je veux les agonir. (*Il s'élance vers la fenêtre.*)

PAILLETTE.—Mais vous allez faire casser mes vitres ! (*A la vue de Savoureux, des clameurs s'élèvent de nouveau ; on lui lance des projectiles.*)

SAVOUREUX (*aux gens du dehors*).—Peuple français, tu n'es qu'un tas de Limousins ! (*Il se retire de la fenêtre en poussant un cri.*) Ah !

PAILLETTE.—Est-ce que vous avez reçu ?...

SAVOUREUX.— Un trognon ! c'est de la reinette !...et on dit que la tribune est libre ! Voyons, l'avez-vous acheté, oui ou non ?

PAILLETTE.—Quoi ?

SAVOUREUX.—Un costume volé !

PAILLETTE.—Monsieur, ma maison est à cheval...

SAVOUREUX (*l'interrompant*). — Je dis volé ! trouvé ! ramassé ! n'importe, par un jeune gars tirant sur le roux...

PAILLETTE (*à part*).—Et lui aussi ?

SAVOUREUX.—Mais répondez donc, vieux lanterneur !

PAILLETTE.—En effet, un gars de cette nuance m'a vendu un costume égaré sur la voie publique...

SAVOUREUX (*avec joie*).—Ah ! monsieur ! où est-il ?

PAILLETTE.—Le jeune gars ?

SAVOUREUX.—Le costume !... c'est un paysan, n'est-ce pas ?

PAILLETTE.—Le jeune gars ?

SAVOUREUX.—Le costume !

PAILLETTE.—Ah ! oui... un paysan breton !

SAVOUREUX.—Enfin !...je respire ! Où est-il ?

PAILLETTE (*le montrant*).—Le voici, justement.

SAVOUREUX. — Je le tiens... ou plutôt... je le retiens !

PAILLETTE.—Vous arrivez un peu tard... il est loué !

SAVOUREUX.—Loué !... Je l'achète ! mettez-y le prix ! Je m'en rapporte à vous... vous êtes un honnête homme !... (*A part.*) Il va me voler,... mais c'est égal !

PAILLETTE (*à part*).—Ils ont tous une rage pour ce costume !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PITHIVIERS, *puis* FLAMBART *puis* GODILLON ET LES PERSONNAGES DES CABINETS.

PITHIVIERS (*ouvrant la porte et apervevant Savoureux*).—Savoureux ! diable ! (*Il se retire.*)

SAVOUREUX (*à Paillette*).—Mais montrez-moi d'abord la chose, afin que je m'assure. (*Paillette s'apprête à dénouer le paquet.*)

FLAMBART (*rentrant*).—Gueux de Pithiviers !

SAVOUREUX (*à part*). — Le boxeur. (*A Paillette.*) Ne le montrez pas.....

FLAMBART (*à part*).—Lui !... N'importe ! (*A Paillette.*) Où est le costume ? Je l'ai retenu !

PAILLETTE.—Pour le louer, oui ! mais monsieur l'achète !

FLAMBART.—Lui !

PITHIVIERS (*caché*).—Il l'achète.

FLAMBART (*à part*).—Et le caissier qui m'a envoyé paître !

SAVOUREUX.—C'est une chose conclue !

PAILLETTE.—Moyennant deux cents francs que vous allez me donner.

SAVOUREUX (*à part*).—Escroc !... (*Haut.*) Soit ? il est à moi.

FLAMBART.—Pas encore !... Je l'achète aussi, moi ! j'offre cinquante centimes en plus.

PITHIVIERS (*sortant du cabinet*).—Deux cent un francs !

SAVOUREUX (*à part*). Le patron.

FLAMBART (*à part*).—Pithiviers !... fripon !

PAILLETTE (*portant sa table au milieu du théâtre*).—C'est donc une enchère ?... A deux cent un francs !

SAVOUREUX (*à part*). — C'est une caverne ! (*Haut.*) Deux cent vingt francs.

PITHIVIERS.—Trois cents !

FLAMBART.—Cinquante centimes.

SAVOUREUX.—Trois cent cinquante !

PAILLETTE.—A trois cent cinquante francs !

GODILLON (*entrant*).—Tiens, une vente ! (*Il va prendre une chaise et monte dessus.*)

PAILLETTE.—Je vends ce costume 350 francs !

GODILLON (*criant*).—A 350 francs. (*Les écouteurs sortent des cabinets.*)

SAVOUREUX (*à part*). — Frappons un coup ! (*Haut.*) Cinq cents francs !

FLAMBART (*à part*). — Diable ! ça monte ! (*Haut.*) Cinquante centimes !

UN ECOUTEUR.—Cinq cent un !

SAVOUREUX. — Encore ?... Six cents francs !

UN 2e ECOUTEUR.—Six cent un !

UN 3e ECOUTEUR.—Six cent deux !

UN 4e ECOUTEUR.—Six cent trois !

SAVOUREUX (*stupéfait à part*). — Il grêle des enchérisseurs ! effrayons-les. (*Haut.*) Mille francs.

FLAMBART.—Cinquante centimes !

PAILLETTE.—A mille francs cinquante centimes.

PITHIVIERS.—Mille cinquante francs !

SAVOUREUX.—Douze cents !

PITHIVIERS.—Quinze cents !

FLAMBART (*à part*). — Ça monte beaucoup ! (*Haut.*) Cinquante centimes !

SAVOUREUX.—Seize cents francs !

GODILLON.—A seize cents francs, c'est pour rien !

FLAMBART (*bas à Savoureux, qu'il prend à part et amène sur l'avant scène*).—Si je me désiste, partagerons-nous le magot ?

SAVOUREUX.—Je le jure !

FLAMBART (*à part*).—J'aime autant ça.

PITHIVIERS, (*bas à Savoureux qu'il prend à part*).—Si je renonce, nous entrerons toujours en société ?

SAVOUREUX.—Je le jure !

PITHIVIERS, (*à part*).—Je me tais.

PAILLETTE. — Eh bien, messieurs, ne nous figeons pas !...A seize cents francs ! une fois... deux fois, personne ne dit mot, c'est bien vu, bien entendu ?...adjugé !

SAVOUREUX (*s'emparant du paquet*).—Ah ! je triomphe !

PAILLETTE (*emportant la table, à part*). — Un costume qui m'a coûté cent sous !

SAVOUREUX (*ouvre le paquet. Tout le monde l'entoure. Il tire le costume et s'écrie*).— Ah ! c'est un costume turc.

TOUS.—Un turc !

PAILLETTE.—C'est pourtant bien l'enveloppe !... Godillon, où est le paysan qui se trouvait dans cette serviette ?

GODILLON.—Je l'ai loué.

SAVOUREUX (*le prenant au collet*).—A qui, petit rien du tout ?

GODILLON.—A un petit jeune homme. (*Savoureux lui donne un coup de pied ; il remonte.*)

SAVOUREUX.—Perdu ! perdu sans remède !.... Ah ! donnez-moi de l'éther... ou de l'anisette... une bouteille d'anisette...(*On le soutient. On entend des cris de masques, des sons de trompe au dehors.*)

GODILLON (*qui a été regarder*). — Ah ! mon Dieu ! quel hasard !... le voilà !

TOUS....Quoi ? (*Ils vont à la fenêtre.*)

GODILLON.—Le petit jeune homme et le costume.

SAVOUREUX.—Oui, de ce côté.

PITHIVIERS.—Courons !

PAILLETTE (*barrant le passage*).—Arrêtez ! mes seize cents francs !

SAVOUREUX.—Exécrable filou !

PAILLETTE.—Payez-moi d'abord !

FLAMBART (*à Paillette*).—Gare de là, ou je bûche !

PAILLETTE. — Vous ne sortirez pas ! A moi, Godillon !

SAVOUREUX.—Attends, vieux coquin. (*Il se jette sur Paillette. Les écouteurs veulent les séparer. Flambart et Pithiviers tombent sur les écouteurs. Godillon crie : Police ! Police ! Mêlée génerale.*

LA TOILE TOMBE.

ACTE IV.

Une pièce attenant à la salle d'un bal public. Quelques tables sont disposées pour les soupers. A droite, premier plan, l'entrée des cabinets particuliers. Portes au fond donnant sur le bal. Portes latérales.

SCÈNE I.

SAVOUREUX, UN CONTRÔLEUR.

SAVOUREUX (*entrant poursuivi par le contrôleur. Il a un faux nez*).—C'est lui, je l'ai vu !

LE CONTRÔLEUR (*arrêtant Savoureux*).—Monsieur, vous n'avez pas payé.

SAVOUREUX (*se débattant*).—C'est lui, laissez-moi passer !

LE CONTRÔLEUR.—Qui, lui ?

SAVOUREUX.—Mon paysan !

LE CONTRÔLEUR.—J'en suis fâché ; donnez-moi trois francs !

SAVOUREUX.—Que ne parliez-vous plus tôt ? (*Il se fouille.*) Ah ! sacrebleu ! j'ai oublié ma bourse...chez l'apothicaire...Courez, monsieur, courez chez le pharmacien.... je ne sais pas son nom, mais il fait le coin d'une rue à gauche, en tournant... Allez !.....

LE CONTRÔLEUR.—Ah ! ça, vous vous fichez de moi ?.....

SAVOUREUX.—Non !... vous lui direz qu'un jeune homme qui vient d'acheter un flacon de chloroforme...

LE CONTRÔLEUR.—Mais allez-y vous-même ! Allons, sortez ! (*Il le met à la porte et sort avec lui.*)

SAVOUREUX (*en sortant*).—Que le diable vous emporte...

SCÈNE II.

BAVAROIS, *en breton*, PITHIVIERS, *puis* LE TRAITEUR.

BAVAROIS (*entrant au fond avec Pithiviers qui lui parle bas*).—Pas possible !

PITHIVIERS.—Parole d'honneur ! foi de Castillan ! Mais je vous connais... et votre costume, vous l'avez loué chez Paillette.

BAVAROIS.—Justement. (*A part.*) Comment sait-il ?

PITHIVIERS.—Vous êtes donc seul au bal ?

BAVAROIS.—Non !... j'ai égaré ma société... mais à qui ai-je l'honneur ?...

PITHIVIERS.—Pour faire connaissance... je vous offre à souper.

BAVAROIS.—Ma foi, c'est pas de refus, j'ai appétit.

PITHIVIERS (*à part*).—Il accepte !... je le grise et à moi le costume. (*Haut, appelant.*) Garçon, garçon !

LE TRAITEUR.—Voilà, monsieur ! Que faut-il servir à monsieur ?

PITHIVIERS (*avec sa voix naturelle*).—Un souper pour monsieur et moi.

BAVAROIS (*à part*).—Je connais ce timbre !

PITHIVIERS.—Quinze francs par tête ! Tout ce qu'il y a de plus soigné !

LE TRAITEUR.—Vous savez, monsieur, qu'on paye d'avance !

PITHIVIERS.—Et on n'emporte pas les couverts, c'est connu... voilà. (*Il paye.*)

LE TRAITEUR.—Monsieur sera content.

PITHIVIERS.—Et n'allez pas nous donner du cheval pour du chevreuil, ça se fait... j'en sais quelque chose...

BAVAROIS.—Du cheval! c'est not'maître!

FLAMBART (*paraissant au fond et voyant Bavarois*).—C'est mon Breton!

BAVAROIS (*à part*).– Allons changer de costume pour que not'maître ne me reconnaisse pas! Je puis bien me débarrasser du costume puisque j'ai enlevé le papier qui était dans la doublure. (*Il sort par la droite.*)

LE TRAITEUR (*à Pithiviers*).—Monsieur, on vous sert à la minute. (*Il arrange la table à droite.*)

PITHIVIERS.—Ça vous va-t-il? (*Il ôte son masque.*) Eh bien! où est-il passé?

FLAMBART (*à part*).—Pithiviers... dissimulons! (*Il met son masque.*)

PITHIVIERS.—Monsieur, vous n'auriez pas vu sortir?

FLAMBART.—Un jeune paysan...

PITHIVIERS.—Breton!

FLAMBART (*montrant la gauche*).—Par là... il vient de me frôler!

PITHIVIERS.—Ah! merci, merci! (*A lui-même.*) Est-ce qu'il voudrait me faire courir. (*Il sort en courant.*)

FLAMBART (*à lui-même*).—Oui... cherche le... Moi, je le trouverai... et j'aurai le costume. (*Il sort par la droite.*)

LE TRAITEUR.—Ils s'en vont!... Oh! ils vont revenir!

SCÈNE III.

GUSTAVE *en paysan breton, puis* SAVOUREUX, LE TRAITEUR, *puis* BAVAROIS.

GUSTAVE (*ôtant son masque*).—Ah! quelle chaleur! on étouffe là dedans.

LE TRAITEUR.—Le voici déjà !... Allons vite préparer le souper. (*Il sort.*)

GUSTAVE.—Quelle chance !... ce costume que je croyais unique en son genre, j'en ai trouvé chez Paillette... je n'ai eu qu'à choisir... et je suis venu tout droit au bal...

SAVOUREUX (*entrant*).—Le voilà !

GUSTAVE.—C'est lui !

SAVOUREUX.—Le fils du boxeur !... Habit, veste et culotte, encore... Dites donc, jeune homme, deux mots à vous dire en confidence...

BAVAROIS (*entrant masqué mais sans costume*). —Ah ! le voilà. (*A Savoureux.*) Je vous cherchais !

SAVOUREUX (*allant à lui*).—Pourquoi... je suis très occupé.

BAVAROIS.—Je ne vous retiendrai pas longtemps... Prenez ceci. (*Il lui remet un papier.*) Vous lirez cela quand vous serez seul.

SAVOUREUX.—C'est bon !... je suis discret !

BAVAROIS.—C'est pour vous seul... pas d'imprudence.

SAVOUREUX (*à part*).—Comment cacher ce billet... Dans ces salons remplis de filous, on peut fouiller dans mes poches... on ne me fouillera pas dans le nez... (*Il met le papier dans son faux nez.*)

BAVAROIS (*à part*).—Maintenant, je suis tranquille ; ce papier, j'aurais pu le perdre. Il est entre les mains de son propriétaire. (*Il sort.*)

SAVOUREUX (*regardant Gustave*).—Si je pouvais seulement le retenir... s'il m'offrait à souper ? A moins que je l'invite moi-même... et pas le sou !

GUSTAVE.—Vous aviez deux mots à me dire en confidence ?

SAVOUREUX.—Oui, oui. (*A part.*) Que faire ? Il ne me tombera pourtant pas des alouettes !... Je

n'exige pas qu'elles soient rôties... mais qu'il m'en tombe ! qu'il m'en tombe !

LE GARÇON TRAITEUR (*entrant*).—Quand vous voudrez, le souper est prêt.

SAVOUREUX.—Le souper ?

GUSTAVE.—Ah ! tiens ! vous aviez commandé un souper ?

LE GARÇON.—Faut-il servir ici ou dans le cabinet ?

SAVOUREUX.—Dans un cabinet, ça m'irait mieux.

LE GARÇON.—Alors, par ici ! (*Il ouvre la porte du cabinet à gauche.*)

SAVOUREUX (*à Gustave*).—Entrez toujours !... je n'ai pas commandé le dessert.

GUSTAVE.—J'entre... J'aime autant m'asseoir.. Je suis horriblement fatigué. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

SAVOUREUX, LE GARÇON TRAITEUR.

SAVOUREUX (*au garçon*).—Voyons, toi, qu'est-ce tu chantes, avec ton souper ?

LE GARÇON (*présentant le papier*).—Voyez, monsieur, si ça vous va ?

SAVOUREUX.—Turbot, filet de chevreuil, salmis de bécasses... Mais c'est exorbitant... Du fromage aurait suffi.

LE GARÇON.—Alors, c'était pas la peine de payer quinze francs par tête.

SAVOUREUX.—J'ai payé ?...

LE GARÇON.—Et d'avance ; le patron me l'a dit !

SAVOUREUX.—D'avance ! Et on ne me donne que ça pour quinze francs !... Tu ajouteras un perdreau truffé et du champagne.

LE GARÇON.—Bien, monsieur.

SAVOUREUX.—Je demande des alouettes, et il me tombe des bécasses... Suite de la féerie !... Elle assure mon triomphe !... Au moyen de ce chloroforme (*il montre le flacon,*) je vais plonger le jeune homme dans le sommeil le plus profond,... je le dépouille sans pitié et j'enlève les cinquante mille !...

SCÈNE V.

SAVOUREUX, FLAMBART, *puis* LE GARÇON.

FLAMBART (*en paysan breton, masqué*).—Je savais bien que je déciderais cet imbécile à changer de costume avec moi... Je tiens le magot... En rentrant je découdrai la doublure...

SAVOUREUX. —Allons consommer l'œuvre !

FLAMBART (*à part*).—Savoureux.

SAVOUREUX (*il se retourne et voit Flambart qu'il prend pour Gustave*). —Tiens, vous êtes là? Je vous croyais dans le cabinet... J'allais vous rejoindre. Allons souper...

FLAMBART.—Dans un cabinet, oh ! non !

SAVOUREUX (*à part*).—Il est capricieux ! Allons puisqu'il le veut, à table.

LE GARÇON (*apportant le souper*).—Tiens, monsieur ne soupe plus dans le cabinet ?

SAVOUREUX.—Diable ! ici ce sera plus difficile. (*Ils s'asseyent.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PITHIVIERS.

PITHIVIERS (*entrant*).—Je ne le retrouve pas ! Qu'est-ce qu'il est devenu? (*Voyant Flambart.*) Ah ! le voilà !

SAVOUREUX ET FLAMBART (*à part*).—Pithiviers !

PITHIVIERS. — Savoureux ! ... Comment, coquin, tu me souffles... mon invité et mon souper !

SAVOUREUX.—Le souper ? Je l'ai payé d'avance.

PITHIVIERS.—Moi aussi... et je m'installe. (*Il s'assied.*)

FLAMBART.—Buvons !

SAVOUREUX (*à Pithiviers*).—Vous allez rester là?

PITHIVIERS.—Fais ton affaire... Je connais ton plan... il a mon suffrage... Mais j'ai des droits sur ce souper... et je reste.

FLAMBART.—Buvons !

SAVOUREUX (*à part*).—Ça devient de plus en plus difficultueux !

FLAMBART.—Buvons !

PITHIVIERS.—Buvons !

SAVOUREUX.—Oui, buvons !... et au dessert, je vous ferai goûter d'une liqueur merveilleuse dont j'ai sur moi un échantillon... vous n'en avez pas encore bu.

FLAMBART.—J'ai bu de tout !

PITHIVIERS.—Quel gaillard !

SAVOUREUX.—Vous n'avez pas bu de celle-ci... Reconnaissez-vous cette odeur-là? (*Flambart prend le flacon et va pour le boire, il l'arrête.*) Ne buvez pas ! C'est très actif sur l'estomac. Tenez, sentez un peu...

FLAMBART.—En effet, ça flatte le pif !

SAVOUREUX.—Il n'y a rien de pareil pour la digestion. Grâce à la vertu de cette liqueur on peut digérer des bottes de gendarmes et des dîners à trente deux sous.

PITHIVIERS (*à qui Savoureux fait flairer*).—Ça sent la melasse.

SAVOUREUX.—Ça, de la mélasse !... Reniflez donc, vous ne reniflez pas ! (*Il fait renifler à tous peux.*)

FLAMBART (*s'endormant*).—Ça sent très bon !... Ah ! j'aperçois un paysage délicieux !... c'est Pantin et ses environs... ça sent très bon !

PITHIVIERS (*endormi*).—Tiens, tiens, tiens ! des papillons ! des papillons !

SAVOUREUX.—Les voilà plongés dans les vapeurs... profitons-en ! Je ne peux pas le déshabiller ici ; mais avec cette paire de ciseaux... dont je me suis muni. (*Il prend des ciseaux dans sa poche.*) Ouvrons le portefeuille !... Le dos d'abord !... (*Il ouvre le dos de l'habit.*)

FLAMBART (*fredonnant une polka*).—Tra la la la ! ô volupté !... je danse la polka avec un ours.

SAVOUREUX.—Rien par ici que de la filasse !

PITHIVIERS.—Des papillons ! des papillons ! des mouches... quel rêve enchanteur ! Je suis entouré d'un essaim... de mouches à miel.

SAVOUREUX (*fouillant les poches et retirant un papier*) —Ah ! un papier ! (*Lisant.*) Note de la blanchisseuse. Un faux-col... Il est bien monté en linge !... Total, un sou. Voyons encore... (*Il fouille.*) Une pipe culottée ! Il culotte des pipes ! C'est un carabin !... Cherchons ailleurs. (*Il fend la culotte sur les cuisses.*)

FLAMBART (*rêvant*).—Je suis très fort... Avez-vous cinq francs sur vous ?

SAVOUREUX.—Comment ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE (*sortant du cabinet*). —Ah ça ! dites donc, comptez-vous me faire droguer longtemps comme ça ?

SAVOUREUX (*stupéfait*).—Hein, vous !... mais non, puisque vous voilà.

GUSTAVE.—Moi ! qu'est-ce que c'est que ça ?

SAVOUREUX (*arrachant le masque de Flambart*). —Le boxeur !

GUSTAVE.—Mon père !

SAVOUREUX.—Flambart !

FLAMBART (*se réveillant*).—Oui, c'est moi ! Qu'est-ce qui m'appelle ? (*Il se lève.*)

PITHIVIERS (*riant*).—Des mouches ! Des mouches !

FLAMBART.—Où suis-je ? mes habits... On m'a décousu ! on m'a crevé !... Je suis en guenilles !

SAVOUREUX (*indiquant Pithiviers*).—C'est lui ! c'est l'Espagnol.

PITHIVIERS.—Des mouches !

FLAMBART.—Ah ! vieille panade ! (*Il tombe sur Pithiviers.*)

PITHIVIERS (*se défendant*).—Mais non... au secours ! au meurtre ! à la garde ! (*Il sort à droite.*)

FLAMBART.—Où me cacher ?... Un masque ! un paletot... que je m'évapore !... Ah ! voici. (*Il se sauve à gauche en mettant le faux nez que Savoureux a laissé sur la table.*)

SCÈNE VIII.

SAVOUREUX, GUSTAVE, BAVAROIS, DEUX DANSEURS *en paysans bretons.*

SAVOUREUX.—C'est une fatalité !... Depuis ce matin je cours après mon héritage... Je crois le tenir... c'est une contrefaçon ! j'en ai assez, j'y renonce. Au diable la fortune... et les paysans bretons.

GUSTAVE ET LES DEUX PAYSANS BRETONS.—Présents !

SAVOUREUX.—Trois à présent !... Il faut qu'on

ait semé de la graine de Breton ! il en pousse dans toutes les jointures ! Puisque le diable s'en mêle, j'abandonne la partie, je me résigne à rester pauvre.

BAVAROIS.—Pauvre !... Comment, pauvre ?... vous êtes riche, au contraire.

SAVOUREUX.—Riche ? où prends-tu ma fortune ?

BAVAROIS.—Ne vous l'ai-je pas rendue ?

SAVOUREUX.—Quoi ?

BAVAROIS.—Mais, ces papiers que j'avais retiré de la doublure et que je vous ai remis en vous disant : C est pour vous seul... pas d'imprudence !

SAVOUREUX —Eh bien ?

BAVAROIS. — C'était un bon de cinquante mille francs...

SAVOUREUX.—Ah ! Grand Dieu ! où l'ai-je fourré ? Mon nez... mon nez... Qu'est-ce qui a pincé mon nez ?

LE PAYSAN.—Il cherche son nez.

GUSTAVE.—Celui de carton, c'est mon père qui l'a emporté.

SAVOUREUX.—Le boxeur... Je suis perdu... il va en abuser.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLAMBART, PITHIVIERS.

PITHIVIERS (*entrant avec Flambart*). — Quand je vous dis que ce n'était pas moi...

SAVOUREUX (*empoignant Flambart*).—Mon nez ! mon nez !...

FLAMBART.—Votre nez ? vous l'avez sur vous !

SAVOUREUX.—Mon nez de carton !

FLAMBART.—Ah ! c'est juste !... je ne sais où je l'ai mis.

SAVOUREUX.—C'est faux... Tu es un filou !...

FLAMBART.—Sacrebleu ! (*Se fouillant.*) Ah ! il est dans ma poche... Le voilà !

SAVOUREUX.—Aplati !

FLAMBART.—Je me suis assis dessus.

SAVOUREUX.— Prêtez donc votre nez à monsieur... (*Tirant le papier.*) Il y est !... je le tiens ! .. Un mandat sur la banque !

FLAMBART.—Un mandat?

SAVOUREUX.—De cinquante mille francs.

PITHIVIERS.—Il avait cinquante mille francs dans le nez !

FLAMBART.—Si je l'avais su !...quelle prise !

PITHIVIERS.—Savoureux, je te rends mon estime. Nous signerons ce soir notre acte de société.

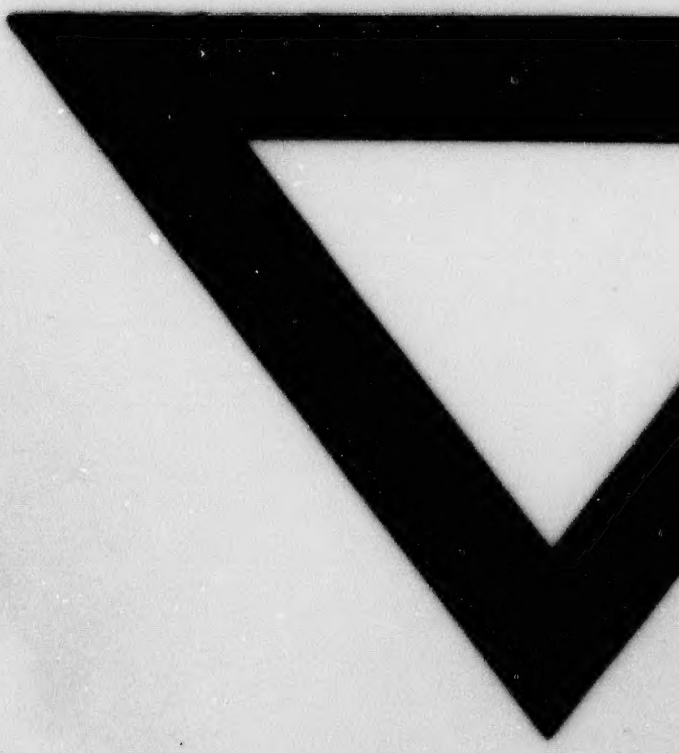
SAVOUREUX.—Bien obligé !... Pas de société !... Je ne déteste pas les comestibles... Je vais ouvrir un commerce à mon compte...Bavarois, je veux reconnaître le service que tu m'as rendu : Si tu veux entrer dans mon nouvel établissement, je double tes gages.

BAVAROIS.—Accepté ! Mon engagement avec M. Pithiviers finit demain...

PITHIVIERS.—Malheureux !...Moi qui ai été assez bête de lui enseigner mon commerce . et le voilà qui va me faire concurrence.

FLAMBART.—Père Pithiviers, ça peut s'arranger ! Prenez mon fils en société et je vous conserverai ma pratique.

PITHIVIERS. — Flambart, vous m'honorez... payez-moi d'abord ce que vous me devez et nous verrons après.

LA TOILE TOMBE.

FIN.